NÉCROLOGIE

L. LAURAND
(1873-1941)

Le 26 décembre dernier, vers sept heures du matin, on avait la douloureuse surprise de trouver le R. P. Laurand inanimé dans son lit. Quoique sa santé, depuis 1936 surtout, fût gravement compromise, elle n'avait pas arrêté le cours de ses travaux, et rien ne faisait prévoir un dénouement aussi prochain ni aussi brusque. Une congestion cérébrale le surprit durant son sommeil : mort soudaine, mais, pour lui du moins, nullement imprévue (n'a-t-on pas retrouvé une note de sa main où, trois ans d'avance, dans la langue et le style de François d'Assise, il saluait « notre sœur, la mort corporelle »?). Fin prématurée toutefois, douloureuse à ses amis, déplorée par tous les travailleurs bénéficiaires de son infatigable labeur que seule la solennité de Noël avait momentanément interrompu quelques heures plus tôt... Le 9 juillet précédent, il était entré dans sa soixante-neuvième année.

C'est à Tours, au collège Saint-Grégoire, que Marie-Pierre-Louis Laurand, né à Gien en 1873, parcourut tout le cycle de ses études secondaires. Élève exceptionnellement doué, d'une curiosité universelle et précoce, il joignait à une grande facilité le goût de la lecture et l'assiduité au travail. Aussi, pour déterminer son avenir, n'avait-il que l'embarras du choix : serait-il magistrat comme son père? avocat comme son frère? officier des haras comme son cousin germain? Après mûre réflexion, il opta pour la vie sacerdotale et religieuse. Dès janvier 1891, à dix-sept ans et demi, il partait pour l'Angleterre, où le noviciat de la Compagnie de Jésus vivait exilé depuis les décrets de 1880. Revenu en France pour son service militaire à Tours, il prépara ensuite sa licence ès lettres à l'Université libre d'Angers, puis retourna à Cantorbéry où, en octobre 1896, il inaugurait un enseignement philologique qui, sauf l'interruption forcée de ses études scolastiques et de la guerre 1914-1918, se prolongea pendant une quarantaine d'années, jusqu'à la veille de sa mort. Difficilement trouverait-on, dans une existence humaine, unité plus parfaite et plus bel exemple de continuité.

Deux années d'études philosophiques à Presbourg (Bratislava) lui avaient permis de maîtriser les difficultés de l'allemand au point de le par-

ler couramment et de l'écrire si bien qu'il collabora maintes fois à la Berliner philologische Wochenschrift. *C'est à peine si l'anglais lui était moins familier. Il parlait l'italien et l'espagnol suffisamment pour les besoins de ses voyages scientifiques, et comprenait le grec moderne. Sans être celtisant lui-même, il ne se désintéressait nullement des recherches de spécialistes tels que M. Fr. Vallée, et c'est dans son propre dialecte que ce maître de la langue bretonne rédigea, dès janvier 1942, un article nécrologique, l'un des tout premiers hommages de la presse à la mémoire du grand philologue disparu.*

Merveilleusement servi par une indéfectible mémoire et une ouverture d'esprit qui le tenait toujours prêt à accueillir toute connaissance nouvelle, il ne pouvait manquer de se distinguer comme professeur et comme écrivain. A ces deux titres, il a également mérité de la philologie, prenant place au premier rang des savants contemporains, sans jamais perdre de vue les droits et les devoirs de l'humaniste.

Ses thèses de doctorat le révélèrent cicéronien hors ligne. Il les soutint en Sorbonne, devant MM. Frédéric Plessis, Henri Goelzer, Jules Martha, au fort de l'été 1907, juste avant les vacances. La thèse latine (De M. Tulli Ciceronis studiis rhetoricis, *Paris, Picard*) *eut la fortune assez rare d'être rapidement épuisée. Quant à la principale* (Études sur le style des discours de Cicéron, *Paris, Hachette*), *il dut la redonner au public, divisée en trois fascicules (Paris, Belles-Lettres), et elle compte quatre éditions.*

Bien supérieur encore fut le succès de librairie obtenu par son Manuel des études grecques et latines *(Paris, Picard). Une semaine avant sa mort, l'auteur signait le bon à tirer de la 8e édition pour sa* Littérature latine ; *on imprime actuellement, avec les additions et améliorations prévues par lui, la 9e édition de la* Littérature grecque. *D'une édition à l'autre, la bibliographie des sept fascicules et de leurs appendices était soigneusement remise au point. « Nous avons mentionné beaucoup de livres récents, avertissait l'auteur dans la préface d'une 4e édition ; nous avons supprimé ceux qui, sans être devenus inutiles, ne sont plus les ouvrages essentiels par lesquels on doit commencer ; d'ailleurs, on les trouvera presque toujours cités dans ceux que nous leur avons substitués. » C'est à cette refonte des bibliographies qu'étaient surtout consacrées ses séances prolongées au British Museum et ses visites aux autres bibliothèques de Paris, Rome, Milan, Berlin, Munich, Londres, Oxford, etc. Ne s'était-il pas fait une loi de ne jamais citer de seconde main et de ne recommander aucun ouvrage sans s'être formé à son sujet une opinion personnelle?*

Il en était de même pour les auteurs anciens. Non seulement il avait lu plusieurs fois Cicéron en entier, mais, comme Gaston Boissier, il avait parcouru, le crayon à la main, toute la littérature latine depuis les origines jusqu'au moyen âge. Même consciencieuse étude des sources pour son his-

toire de la littérature grecque. En ses derniers jours, il lisait, par devoir plus que par plaisir, l'histoire byzantine de Michel Psellos et, avec plus d'intérêt, la correspondance de Loup Servat, abbé de Ferrières. Critique d'un goût très délicat, il ne trouvait pas à tous les auteurs un charme égal, cela va sans dire. Mais, dans les précieuses confidences dont sont émaillés ses derniers volumes (Pour mieux comprendre l'antiquité. Supplément *au* Manuel, *Paris, Picard*), *il nous a livré son secret de lire intelligemment des écrivains d'esprit médiocre et de tirer son profit même d'un Denys d'Halicarnasse* (op. cit., *p. 79*), *peut-être même d'un Fronton!... Sa patience à cet égard était inlassable et bien méritoire ; tôt ou tard, elle se trouva toujours récompensée.*

On conçoit, dès lors, la confiance absolue qu'inspirait aux meilleurs juges une science si loyale, si sûre, une critique si judicieuse, une information si vaste et si méthodique. Est-il besoin de rappeler ici les éloges qui lui furent prodigués, non seulement en France (Émile Chatelain, Camille Jullian, A. Meillet, pour ne citer que quelques morts), mais en Allemagne (Th. Stangl, J. B. Hofmann, J. K. Schönberger, etc.), en Italie (G. B. Pighi, C. Buscaroli, etc.), en Angleterre (W. M. Lindsay, W. E. P. Pantin, etc.), en Amérique (Paul Shorey, E. K. Rand, F. P. Donnelly, etc.), à l'apparition, soit du Manuel, *soit de ses divers ouvrages sur Cicéron (outre les deux thèses,* Cicéron, De Amicitia ; Cicéron est intéressant ; Cicéron, Vie et œuvres ; Cicéron, Questions diverses, *Paris, Belles-Lettres), soit de ses autres livres* (A propos d'Homère, Progrès et recul de la critique, *Paris, Klincksieck ;* Saint Jérôme, Lettres choisies, *Paris, J. de Gigord*)?

« *Célèbre, mais modeste* », *écrivait de lui, il y a quelques années, une revue américaine. Rien de plus juste. Telle était même cette modestie que, quoique vivant dans son intimité, on ne pouvait soupçonner combien étendue était sa correspondance et fréquents les témoignages d'admiration qu'il recevait. Félicitations, demandes de conseils, remerciements lui parvenaient d'une université chinoise aussi bien que d'Outre-Rhin, d'Outre-Manche, d'Outre-Atlantique..*

Sa vie laborieuse a réalisé avec une rare plénitude le programme qu'il se proposait à ses débuts : servir.

P. D'HÉROUVILLE.